

qui a confiance en la justice de son frère, et l'expression attendrie du regard de la belle Diane, donneront l'animation, la vie à cette scène.

La cause du célèbre imprimeur-écrivain est gagnée devant le roi ; mais dans la condamnation du philosophe aux pensées hautes et hardies, les méchants ont joué leur rôle, comme dans le jugement qui a condamné Jeanne d'Arc, l'héroïque Lorraine, la vierge de France. François Ier ne put sauver Étienne Dolet, et ce nouveau martyr du fanatisme religieux fut brûlé vif sur la place Maubert.

—Eh bien, mon cher Paul, je n'ai que ceci à te dire ; ton tableau sera très remarqué et, du coup, il te placera au premier rang.

—Oh ! je n'en demande pas tant.

—Tu es modeste ; mais quand on a ton talent, c'est permis. Et d'ailleurs, le véritable talent, le génie lui-même est toujours modeste. Va mon ami, ton succès est certain ; il sera grand, incontesté, et tous les artistes, des plus petits jusqu'aux plus grands, applaudiront des deux mains.

—Tu ne songes pas aux jaloux.

—Mon cher, le succès est plus fort que tout ; quand une œuvre s'impose, quand elle est acclamée, les jaloux et les envieux disparaissent. Le public est le vrai juge ; on s'incline et l'on se tait devant ses arrêts.

—Enfin, mon cher Albert, chacun faisant ce qu'il peut, fait ce qu'il doit ; je travaille pour l'art que nous aimons, pour notre école française, si grande aujourd'hui, et afin d'apporter quelque chose, si je le peux, à la gloire de la France.

Les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main.

Après un silence Albert Picot reprit :

—Tu as dû trouver chez ta concierge une lettre que j'y ai laissée pour toi.

—Oui, mon ami, et je te remercie de la peine que tu t'es donnée pour moi.

—Pourquoi parles-tu de peine ? c'était pour moi un plaisir de t'être agréable. Tiens tu toujours à savoir quelle est la mystérieuse inconnue du bal des canotiers ?

—Si j'y tiens, Albert, plus que jamais ! Malheureusement...

—Achève.

—Toutes les recherches seront inutiles.

—Ne t'ai-je pas dit dans ma lettre que tu pouvais compter sur moi et que, n'importe à quel prix, je saurais le nom de la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat.

—Oui. Eh bien ?

—Eh bien, mon cher, si je suis venu ce matin te déranger dans ton travail, c'est pour te dire que je n'ai plus à chercher, ayant trouvé.

Paul tressaillit violemment et son regard s'illumina.

—Alors, Albert, fit-il, tu sais...

—Oui, mais je vais te dire comment j'ai su... Mon récit pourra ne pas t'intéresser beaucoup, mais au moins il t'amusera un peu.

—Je t'écoute, mon ami.

—Je travaille aussi, moi, mais pas avec autant d'ardeur que toi ; je fréquente un peu trop, je l'avoue humblement, les brasseries et les bals de Montmartre, il faudra que je prenne décidément une résolution virile et que tu me serves d'exemple. Enfin, pour mener à bien mes recherches, je fréquentai plus assidûment encore la Reine-Blanche et l'Elysée-Montmartre. Je tenais à y rencontrer une sylphide, qui est un des plus beaux ornements des endroits où l'on est censé s'amuser.

Cependant je ne la rencontrais pas, et pour cause : elle avait imité l'hirondelle et pris son vol vers la Méditerranée.

Avant-hier, à l'Elysée-Montmartre, quelques camarades et moi étions attablés, fumant la pipe et buvant de la bière, enveloppés d'un épais nuage de fumée, lorsque tout à coup celle que je cherchais parut devant moi et me tendit sa petite main, en me montrant ses dents blanches, comme si je ne les avais jamais vues.

Elle était haletante et avait la figure enluminée et couverte de sueur, échauffée par une danse de haute école qu'elle venait d'exécuter.

Je m'empressai de faire à côté de moi une place à "Colibri"—un nom qu'elle s'est donné ou qu'on lui a donné—et à appeler le garçon pour servir de la bière.

—Ma chère, lui dis-je, quand elle se fut rafraîchie, êtes-vous allée quelquefois cette année à Bougival ?

—Bougival, me répondit-elle en riant, j'adore cet endroit-là et surtout le bal des canotiers ; je n'en manque pas un. Entre nous, mon cher la société y est plus distinguée qu'à l'Elysée ; on n'y rencontre pas comme ici des valets de chambre et des bonnes d'enfants."

Et elle eut une moue dédaigneuse tout à fait délirante.

—Alors, repris-je, vous avez eu connaissance d'un incident qui aurait pu avoir des conséquences très graves, un jeune homme, un artiste jeté dans la Seine, où il a failli périr.

—Oh ! je me rappelle très bien ; il y eut là un acte de vengeance brutale provoqué pour rien, une gaminerie. Le jeune homme en question, très gentil, ma foi,—salut, Paul, salut,—eut l'idée de faire la charge d'un groupe dont je faisais partie ; j'eus un instant le dessin entre les mains et je regrette de me l'être laissé enlever ; c'était vraiment très réussi ; j'y figurais sous des traits peu flattés ; mais c'était tout de même d'une ressemblance... Il a du talent, beaucoup de talent, ce petit-là."

Mon cher, voilà le jugement porté sur toi par Mlle Colibri. Et elle s'y connaît, car elle fréquente beaucoup d'ateliers en qualité de modèle.

Pour me prouver qu'elle était bien au courant de l'affaire, elle raconta la querelle au bord de l'eau, le drame dans la Seine et ton sauvetage et celui de ton ami Lucien.

—Mais, lui dis-je, vous ne me parlez pas d'une femme qui se trouvait

là et qui s'intéressa si vivement aux deux jeunes gens qu'elle promit cinq cents francs à celui ou ceux qui les sauveraient.

—Ah ! oui ! s'écria-t-elle, Mme Prudence !"

—Mme Prudence ? répéta Paul d'une voix étranglée par l'émotion.

—Oui, mon cher, ta mystérieuse inconnue, la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat se nomme Prudence.

—Elle n'a pas un autre nom ?

—J'ai adressé moi-même cette question à Colibri ; mais elle ne connaît la dame que sous le nom de Prudence.

—Où demeure-t-elle ? Que fait-elle ?

—Ton inconnue, qui ne l'est plus à présent, demeure assez près d'ici, rue Lafayette, où elle tient une boutique ayant pour enseigne : *A la Pensée*. Elle vend là des objets d'art et de curiosité. A son commerce de brocanteuse, elle ajoute celui des étoffes et des costumes féminins ; de sorte qu'elle est plus particulièrement connue des demi-mondaines, comme marchande à la toilette.

—Oh ! fit Paul, en portant la main à son front.

—Quoi donc, mon ami ? tu as l'air contrarié, affligé.

—Non, répondit vivement le jeune homme, mais je suis étonné, très étonné.

—Ça, je le comprends ; tu ne pouvais pas supposer qu'une marchande de curiosités ou une marchande à la toilette fût la dame mystérieuse aux cinq cents francs. Elle s'est intéressée à toi et à ton ami, comme tout autre femme aurait pu le faire ; la crainte qu'elle eut de vous voir mourir explique suffisamment son élan de générosité ; la plupart des femmes, mon cher Paul, se laissent facilement aller aux entraînements du cœur. D'ailleurs, Mme Prudence pouvait donner à vos sauveteurs, les cinq cents francs promis : son commerce va bien, elle fait d'excellentes affaires et elle a paraît-il de la fortune.

Si tu avais cru avoir affaire à quelque grande dame, te voilà un peu déillusionné ; mais va, une simple marchande à la toilette peut valoir, par les sentiments du cœur, tout autant et quelquefois plus qu'une grande dame.

—C'est vrai, dit Paul, devenu songeur.

—Moi, je suis content, reprit Albert, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite.

—Merci, mon ami, merci !

—Feras-tu une visite à Mme Prudence ?

—Oui, certes.

—Elle sait évidemment que c'est à Paul Lebrun et à Lucien Delteil qu'elle s'est intéressée ; le silence qu'elle a gardé, le soin qu'elle a mis à ne pas se faire connaître me donnent une haute opinion de son caractère.

—Tu la crois bonne, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Albert je suis heureux de pouvoir enfin la remercier et serai plus heureux encore de la connaître.

—Je suis enchanté d'avoir pu faire quelque chose pour toi, mon cher Paul. Maintenant, je te quitte et te laisse travailler. A bientôt.

—Oui, à bientôt.

Les deux camarades se serrèrent la main et Albert Picot sortit de l'atelier.

Paul jeta un long regard sur sa toile, mais ne reprit pas le fusain. Il y avait trop de pensées dans son esprit pour qu'il pût se remettre utilement au travail.

Il avait retrouvé sa mère, qui se cachait à Paris sous le nom de Mme Prudence. Et sa mère était une marchande de curiosités, une marchande à la toilette ! Mais que lui importait le métier de sa mère ? Elle travaillait ; il n'avait pas à rougir d'être le fils d'une brocanteuse.

Sa mère, sa mère ! Il allait donc pouvoir lui dire qu'il ne l'avait jamais oubliée, qu'il l'aimait ; il allait donc la connaître, cette tendresse maternelle dont il avait été privé pendant tant d'années !

A l'idée qu'il allait revoir sa mère, que ravie, heureuse, elle lui ouvrirait ses bras, comme autrefois, quand il était enfant, il frémissait dans tout son être.

A ce moment, il était tout entier à sa mère. Cependant il pensa à Georgette et soupira. Il ne pouvait plus aller à Montlhéry comme c'était son intention, comme tout à l'heure encore il en avait la pensée. Ce n'était plus possible. S'il se sentait fortement attiré vers Georgette, il l'était également vers sa mère.

C'était un véritable combat qui se livrait en lui, combat entre deux sentiments de nature différente, mais ayant une égale puissance. Le jeune fille d'un côté, de l'autre côté la mère. Ce fut celle-ci qui triompha.

—Non, se dit Paul, je n'irai pas à Montlhéry ; ma mère d'abord, ma mère avant tout.

Pauvre Georgette !

Mais le jeune homme ne pouvait pas deviner dans quelle situation d'esprit se trouvait la jeune fille et quelles mortelles angoisses déchiraient son cœur.

Paul quitta son atelier à onze heures et demie et, tout pensif, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Il arriva à midi. Le sculpteur sur bois, qui était en tout d'une exactitude rigoureuse, attendait son fils pour se mettre à table.

Ils déjeunèrent presque silencieux, ce qui arrivait assez fréquemment depuis quelque temps.

Lebrun remarquait sans peine que Paul était préoccupé et avait comme des mouvements d'impatience.

Il ne lui fit aucune question, mais il se disait :